



HAL
open science

Les institutions dans le parcours des jeunes chercheurs. Voix de jeunes chercheurs

Emilia Le seven, Michael Stricof

► To cite this version:

Emilia Le seven, Michael Stricof. Les institutions dans le parcours des jeunes chercheurs. Voix de jeunes chercheurs. *Transatlantica. Revue d'études américaines/American Studies Journal*, 2021, 10.4000/transatlantica.17489 . hal-03409928

HAL Id: hal-03409928

<https://hal.science/hal-03409928v1>

Submitted on 30 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

Hors-série | 2021

Numéro anniversaire : 20 ans de la revue

Les institutions dans le parcours des jeunes chercheur•ses. Voix de jeunes chercheur•ses

Emilia Le Seven et Michael Stricof



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/17489>

DOI : [10.4000/transatlantica.17489](https://doi.org/10.4000/transatlantica.17489)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

Emilia Le Seven et Michael Stricof, « Les institutions dans le parcours des jeunes chercheur•ses. Voix de jeunes chercheur•ses », *Transatlantica* [En ligne], Hors-série | 2021, mis en ligne le 01 octobre 2021, consulté le 11 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/17489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.17489>

Ce document a été généré automatiquement le 11 octobre 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les institutions dans le parcours des jeunes chercheur•ses. Voix de jeunes chercheur•ses

Emilia Le Seven et Michael Stricof

- 1 On imagine souvent les chercheuses et les chercheurs comme des êtres solitaires qui passent leurs journées (et soirées) à écrire, isolé•es face à un écran d'ordinateur, ou à feuilleter des archives en silence dans une bibliothèque aux murs épais. Cette vision de la recherche comme un travail solitaire a d'autant plus été accentuée par la crise de la COVID qui nous a contraint•es à travailler depuis nos résidences respectives. Pourtant, cette image n'est qu'une partie de la réalité. Les chercheurs et chercheuses, et ce depuis le doctorat, s'inscrivent dans des réseaux que les institutions, qui les accueillent et les forment, aident à construire.
- 2 À l'occasion de ce numéro spécial de *Transatlantica*, nous avons voulu donner voix aux jeunes chercheurs et chercheuses américanistes en France pour leur demander ce qui importe aujourd'hui dans leur recherche et interroger le rôle et la place des institutions (écoles doctorales, laboratoires de rattachement, instituts de recherche ou sociétés savantes) dans leur parcours. Afin d'offrir un panorama aussi large que possible des expériences vécues et de mettre en avant les opinions de ces mêmes jeunes chercheur•ses, nous avons récolté les témoignages de doctorant•es et jeunes docteur•es associé•es aux programmes de financement, centres de recherche et instituts américanistes en France et en Europe. Ces institutions structurent la recherche de plusieurs manières : premièrement, les unités de recherche et écoles doctorales offrent un cadre de travail et un statut aux doctorant•es qui commencent leur travail de thèse, et deuxièmement les financements qu'elles accordent – tout comme ceux d'autres institutions de recherche – permettent tout simplement de *faire* la recherche, d'un point de vue matériel. Par ailleurs, le terrain, qui se situe outre-Atlantique, rend d'autant plus importante la question du financement et joue un rôle majeur dans la délimitation des sujets. Le champ d'études étant aréal, les institutions, qui sont aussi des lieux où se construisent des réseaux, invitent les jeunes chercheurs et

chercheuses américanistes à se confronter rapidement à la question de l'interdisciplinarité inhérente aux études américanistes.

Les doctorant•es et leur institution de rattachement

- 3 Très souvent, c'est une rencontre qui lance un•e étudiant•e sur les chemins de la thèse : la découverte d'un sujet d'étude à l'occasion d'un cours, ou la rencontre avec un•e professeur•e en master qui deviendra directeur•rice de recherche, ou qui donnera envie de continuer de travailler sur un sujet, menant peu à peu l'étudiant•e vers le doctorat. Les rencontres humaines et les échanges demeurent cruciaux. Toutefois, si beaucoup de jeunes chercheur•ses français•es se tournent vers les études américanistes grâce à la rencontre fortuite avec un sujet, une œuvre ou un•e directeur•rice de recherche, d'autres étudiant•es européen•nes se sont tourné•es vers ce champ d'étude grâce à l'existence de parcours spécifiques. Carolin Gørgen (maitresse de conférences en civilisation américaine à Sorbonne Université) raconte que tout a commencé en 2009 en Allemagne, après le bac, quand elle s'est tournée vers une licence en études anglaises et américaines à l'Université Radboud à Nijmegen, aux Pays-Bas :

Cette licence permettait de se spécialiser dès la deuxième année en études américaines. On y étudiait la culture, l'art et l'histoire. C'est ensuite en troisième année que je suis partie passer un semestre à l'université Paris-Diderot grâce à un partenariat Erasmus. Je me suis alors rendu compte que ce qui m'intéressait, c'était d'étudier les États-Unis depuis un point de vue européen. Puis j'ai rencontré Allan Potofsky en cours et j'ai vu une exposition photo sur Berenice Abbott à Paris. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'intéresser à la photographie et à l'histoire urbaine, et que j'ai décidé d'y consacrer mes travaux de master puis, grâce à la rencontre avec François Brunet, mes travaux de thèse.

- 4 Ce sont également les interactions avec d'autres professeur•es, chercheur•ses et doctorant•es qui stimulent la recherche. Camille Rouquet (maitresse de conférences en culture visuelle à Cergy Paris Université) souligne l'importance de se sentir intégré•e, en tant que doctorant•e, aux activités du laboratoire de rattachement, de se voir proposer des participations à des journées d'études ou colloques quand cela peut servir la thèse :

Le fait d'être dans un laboratoire qui inclut les doctorants et les doctorantes dans ses discussions aide beaucoup à la professionnalisation. Quand on a une bonne connaissance du système universitaire, on peut mieux planifier son travail de recherche. Je n'ai pas eu d'injonction à communiquer ou à publier, mais j'ai eu des encouragements à le faire quand ça pouvait m'être utile. Sachant les difficultés à trouver un poste aujourd'hui, il est vrai qu'avoir publié au moins un article aide à enrichir son profil.

Par ailleurs, ce sentiment d'intégration à une équipe a été particulièrement important pour traverser la crise de la COVID. « Des collègues ont pris de mes nouvelles pendant les confinements, et c'était motivant, explique Christelle Centi, doctorante à l'université Rennes 2. Ce qui était bien aussi, c'était que mon laboratoire n'a pas mis la pression pour que nous organisions des choses à distance. Zoom a ses limites quand il s'agit d'interagir et de communiquer sur des sujets de recherche. »

- 5 Ce qui compte également, c'est la place qu'accordent les institutions à la recherche de leurs jeunes recrues. Les séminaires organisés par les doctorant•es dans les écoles doctorales et en périphérie sont autant de contributions précieuses à la recherche. Camille Rouquet et Carolin Gørgen ont eu la possibilité de créer au LARCA (Laboratoire

de Recherches sur les Cultures Anglophones, Université de Paris) un séminaire de recherche, Camera Memoria, entièrement consacré à la photographie :

Ça s'est fait parce que le LARCA donne de la place à ses doctorants physiquement : il y a une salle, des séminaires pour le doctorant, de la place pour qu'ils se rencontrent. Au début de ma thèse, les doctorants en culture visuelle ont été invités à organiser des événements scientifiques s'ils le souhaitent et le laboratoire nous proposait des financements. Cette proposition a encouragé la collaboration entre les doctorants travaillant sur des thématiques proches ou similaires. Avec Carolin Gørgen, nous avons donc organisé une journée d'études sur l'histoire de la photographie avec un financement du laboratoire. On a ensuite publié quelques articles et, comme il n'y avait pas vraiment, dans les études anglophones, de séminaire régulier sur la photo, nous avons décidé d'en créer un. Le séminaire mensuel a été bien reçu par le laboratoire, qui nous a donné un financement pour le monter, et la communication avec les autres institutions travaillant sur la photographie nous a permis d'avoir un public large et varié.

- 6 Hormis les discussions et les suggestions pour approfondir la réflexion au cours de la thèse, les jeunes chercheur•ses américanistes ont aussi souvent mis en avant le rôle joué par les directeurs et directrices de recherche dans l'introduction aux diverses sources de financement qui sont offertes pour mener à bien le travail de thèse, la première étant le contrat doctoral qui accorde une certaine sécurité matérielle et une tranquillité d'esprit, ainsi que du temps pour faire sa recherche et partir à l'étranger si besoin. La question du financement est en effet essentielle pour toutes les thèses, mais elle est redoublée quand un travail de terrain est nécessaire.

Les financements et le sujet de recherche

- 7 La recherche d'un financement constitue une étape importante, que celui-ci soit alloué par l'institution d'inscription principale, un rattachement secondaire ou une source ponctuelle. C'est le moment où le•la jeune américaniste choisit l'institution de laquelle il•elle va dépendre et où il•elle définit son projet de recherche.
- 8 Ces financements sont évidemment variés, allant de bourses offertes par les écoles doctorales aux financements des laboratoires et diverses bourses allouées par des sociétés savantes comme l'AFEA (Association Française d'Études Américaines), la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur), etc. Les dossiers de candidature sont complexes et de nombreux témoignages convergent dans l'idée qu'il aura été bénéfique de faire le point assez tôt dans sa recherche pour monter un projet en vue de la bourse. C'est là le premier apport des bourses : en amont, elles obligent à prendre du recul sur son projet de thèse encore jeune et à planifier sa recherche et son travail à l'avance, sur une année (au moins). Eliane de Larminat (maitresse de conférences en arts et culture visuelle à l'Université de Paris) souligne les bénéfices de devoir rédiger un nouveau projet de recherche :

J'ai dû faire le dossier [pour une bourse Fulbright] au bout de quelques mois de thèse, ce qui a été une espèce de deuxième projet doctoral, en devant dire ce que j'allais faire, quand et quelles archives je voulais consulter. Ça m'a pris beaucoup de temps et d'énergie, mais je pense que le faire à ce moment-là, en première année, a été décisif, sinon je serais restée plus longtemps dans la littérature secondaire et j'aurais tardé à penser à la place à donner à la masse des sources primaires.

- 9 L'existence d'un financement peut avoir un effet direct sur la définition d'un sujet de recherche. Pour Amandine DeBruyker, l'existence du contrat doctoral proposé par l'Institut des Amériques a eu une influence décisive sur la formulation du sujet :

J'avais d'abord présenté un projet de recherche pour obtenir la bourse de thèse de l'école doctorale de l'université, mais je ne l'ai pas obtenue. Je travaillais sur le Mexique à cette époque-là. Lorsque j'ai vu passer l'appel d'offre pour un contrat doctoral fléché de l'Institut des Amériques, j'ai été très intéressée, mais, cette année-là, la coordination du pôle Mexico n'était pas ouverte au concours. Par contre, l'Institut souhaitait ouvrir un pôle en Californie et j'ai donc monté un projet qui alliait vraiment mes intérêts de recherche du moment et la situation socioculturelle et géographique à Los Angeles. Donc cela a vraiment orienté toute ma recherche de thèse.

Elle a finalement écrit sa thèse « sur une communauté d'Indiens du Mexique, migrants aux États-Unis, et [s]on point d'entrée portait sur les cycles festifs et rituels, et sur les questions de reconstruction de l'identité et de territorialisation de ces Amérindiens en Californie ». Margaux Magalhaes, coordinatrice du pôle Boston de l'Institut des Amériques de 2015 à 2018, n'a pas changé son sujet autant qu'Amandine DeBruyker, mais son parcours a considérablement évolué grâce à l'existence de ces contrats doctoraux :

L'existence de ce contrat m'a motivée à refaire une année. Lors de mon premier M2 en 2014, je m'étais spécialisée dans la politique étrangère de l'Allemagne et de la France. Et au cours de cette même année, j'ai changé complètement d'angle par rapport au projet doctoral initial analysant la relation entre les États-Unis, la Turquie et l'Union européenne. Comme j'avais appris que l'Institut des Amériques ne proposait chaque contrat que tous les trois ans et ouvrait celui pour Boston en 2015, j'ai décidé de m'inscrire dans un nouveau M2 en 2015. Refaire cette année, c'était une manière pour moi aussi de mieux cadrer mon nouveau sujet et ensuite d'avoir un dossier très solide pour l'Institut des Amériques.

- 10 Dans d'autres cas, un centre de recherche qui finance un•e doctorant•e s'aligne bien avec son projet de thèse et n'influence que l'orientation de sa recherche par l'expérience. Lucas Hellemeier, qui a commencé sa thèse sur la « mondialisation de l'industrie de la défense et l'impact des réseaux de production mondiale sur l'hégémonie américaine », a défini son sujet assez précisément avant de décrocher un contrat doctoral au John F. Kennedy Institute à Berlin. « J'avais candidaté à plusieurs écoles doctorales avec plus ou moins le même projet de recherche », dit Lucas. Le choix du Kennedy Institute ne se fondait pas uniquement sur une question de contenu. « Il y avait un lien avec ma directrice de recherche. [...] Le financement était meilleur que les autres et certains choix personnels ont aussi joué un rôle : j'aime vivre à Berlin. Tous ces facteurs ont convergé et m'ont décidé à choisir le Kennedy Institute pour poursuivre mon doctorat. » Dans son cas, ce n'était pas le seul choix, mais simplement le meilleur tout compris. « J'ai été accepté par exemple au département des études de guerre à King's College, mais le contrat était moins avantageux et financer ma thèse aurait été plus difficile. »
- 11 Même quand le projet initial n'a pas été adapté en vue d'un financement particulier, le terrain ouvert par un contrat ou une bourse peut définir ou transformer un projet de recherche. Pour Tamara Boussac, maitresse de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ce sont les séjours aux États-Unis au cours du master qui l'ont aidée à trouver peu à peu son sujet de recherche. La présence sur les campus de Dartmouth College et de UC Berkeley, ainsi que la possibilité d'assister à des séminaires et de discuter avec d'autres universitaires lui ont permis de découvrir de nouveaux

objets et de voir ce qui animait la recherche dans son domaine à l'époque, aux États-Unis :

Quand j'ai rédigé mes mémoires de M1 et M2, j'avais décidé des sujets a priori, avant d'arriver aux États-Unis pour des années d'échange. Comme en M2 je partais en Californie, j'avais décidé de travailler sur les politiques éducatives en Californie. Mais une fois là-bas, j'ai découvert tout un champ de recherche, celui des contestations fiscales avec la proposition 13 de 1978, qui est une initiative antifiscale californienne. J'avais remarqué que c'était quelque chose qui revenait tout le temps dans ce que je lisais et dans les séminaires. Deux ans plus tard, lorsque j'ai commencé à réfléchir à mon projet de thèse, j'y ai repensé et ça m'a donné une idée que je n'aurais pas eue autrement, même si aujourd'hui je ne travaille pas sur la Californie en particulier.

Dans le cas de Floriane Blanc, qui étudie les relations militaires entre les États-Unis et le Chili, c'est le terrain proposé par son contrat qui a exigé une adaptation de la périodisation de son sujet :

Si les grandes lignes ont été bien définies avant de chercher le financement, les choses ont évolué une fois sur place, en fonction de ce que j'ai trouvé sur le terrain, en fonction du délai de publication des archives militaires. J'avais un sujet qui aurait dû vraiment commencer au début de la guerre froide et couvrir la période de la présidence de Salvador Allende pour aller au moins jusqu'au coup d'état de 73. Finalement, une fois sur le terrain, je me suis retrouvée sans aucun accès aux archives des années 70. J'avais déjà travaillé lors de mon master sur la Seconde Guerre mondiale et, une fois dans les archives, je me rendais compte de combien c'était décisif pour la suite. Mon sujet s'est progressivement décalé jusqu'à intégrer la Seconde Guerre mondiale et s'est arrêté aux années 70 avec l'arrivée au pouvoir d'Allende.

Les jeunes chercheur•ses et les expériences de terrain

- 12 La distance entre l'américaniste européen•ne et son objet d'étude rend les financements particulièrement indispensables pour aller sur le terrain. Les séjours à l'étranger sont déterminants pour celles et ceux dont la recherche dépend de l'accès à des archives ou au temps passé sur un terrain spécifique. Amandine DeBruyker nous explique : « Le terrain, c'était une opportunité vraiment immense, parce que j'ai passé finalement deux ans dans ces communautés amérindiennes de migrants, de manière très insérée. C'était vraiment très bénéfique, un terrain aussi long. C'était une opportunité de recueillir énormément de données. » Pour Floriane Blanc,

ce que mon contrat doctoral m'a surtout apporté, c'était de pouvoir faire ces deux ans à Washington. Le travail d'archive que j'ai mené n'aurait clairement pas été possible si j'avais dû me contenter d'un séjour plus bref. Je ne me suis pas retrouvée à prendre en photo des cartons et des cartons de documents et à devoir faire le tri une fois rentrée. Je pouvais traiter les choses quasiment au fur et à mesure parce que je pouvais être tout le temps sur place là-bas. La qualité du travail d'archive est clairement liée à la possibilité d'avoir un terrain aussi long.

Le temps qu'a passé Anna Aublet à lire la correspondance de ses auteurs dans les archives à Yale et Buffalo, avec l'aide d'une bourse de l'ESSE (European Society for the Study of English), l'a aidée à entrer véritablement dans son sujet et à avoir une vision plus intime du corpus :

Je ne dirais pas que ce séjour a changé ou redéfini mon sujet, mais ça m'a permis de faire de l'analyse génétique à partir de textes inédits. C'est quelque chose qui a

changé mon rapport aux auteurs : j'ai eu l'impression de partager des moments avec eux en voyant leurs petits objets, leurs petites memorabilia.

- 13 Il revient, dans les interviews, l'idée qu'un cadre institutionnel est essentiel dans les séjours de recherche à l'étranger, dans la mesure où cette « carte de visite » permet de mieux se présenter et de structurer les rencontres. Le prestige de certaines institutions, ou de certains programmes, permet d'ouvrir des portes, comme l'explique Eliane de Larminat :

La bourse Fulbright, c'est un financement, mais c'est aussi un label, qui s'est révélé utile par la suite. En plus de l'affiliation à une université américaine pendant mon séjour de recherche, le fait d'avoir cette étiquette a pu me faciliter la tâche, dans mon travail d'archives, pour prendre contact avec des gens qui n'étaient pas forcément dans le champ universitaire, qui ne savaient pas forcément à quoi correspondait mon travail doctoral en France, mais qui connaissaient le programme Fulbright.

- 14 Cette question du statut revient aussi dans le témoignage de Camille Rouquet, qui souligne à quel point être affilié•e à une institution facilite le travail de recherche, ne serait-ce que parce que les institutions américaines donnent accès à des bases de données extrêmement riches et souvent inaccessibles en France :

Mon statut de lectrice à Berkeley m'a permis d'avoir accès à *Proquest*, qui a été une base de données inestimable pour ma recherche. Pendant mon année à Berkeley, j'ai pu télécharger et scanner un nombre incalculable de documents, qui ont ensuite rythmé pendant deux ans mon travail de thèse en France. À la fin de la troisième année, quand je savais ce qu'il me manquait pour terminer, j'ai obtenu un financement de mon école doctorale et de mon laboratoire pour retourner à Berkeley chercher ce dont j'avais besoin.

- 15 Mais l'apport de la relation entre jeune chercheur•se et institution est bidirectionnel car les jeunes chercheur•ses structurent aussi les institutions à travers leurs rencontres et leurs initiatives à l'étranger. Amandine DeBruyker était la première coordinatrice du pôle Californie de l'Institut des Amériques. Sa mission comprenait aussi l'établissement de cette structure :

Ma première année de thèse a été consacrée à rendre ce projet de pôle réel... Je me suis occupée du balbutiement, vraiment tout ce qui était la prise de contact, l'établissement des premiers accords, les grandes lignes directrices de ce que l'on espérait pouvoir faire. Mais après, pendant les deux années que j'ai passées effectivement sur place à gérer le pôle, on a organisé des conférences.

Margaux Magalhaes a aussi contribué à faire vivre son pôle grâce à l'organisation des manifestations scientifiques, une expérience riche pour elle et pour son institution : « le fait aussi d'être tête de réseau a été extrêmement utile parce que ça m'a permis de nouer plus de contacts et même de créer des événements scientifiques assez ambitieux, ce qui était particulièrement intéressant ».

- 16 Ces séjours sont aussi l'occasion de faire des rencontres enrichissantes, par lesquelles les jeunes chercheur•ses vont se constituer un réseau. Cette dimension sociale est ce qui a particulièrement frappé Pauline Pilote, maitresse de conférences en littérature américaine à l'université Bretagne Sud et lauréate de la bourse Jenny d'Héricourt, allouée conjointement par l'Association Française d'Études Américaines et l'American Antiquarian Society (AAS), en 2017.

L'American Antiquarian Society est un lieu particulier parce qu'on est tous au même endroit : les chercheurs vivent tous dans la même maison, on est en contact permanent avec les bibliothécaires, et il y a des professeurs invités ainsi que des boursiers américains et internationaux. [...] Ce séjour m'a permis de rencontrer

d'autres doctorants, post-doctorants et chercheurs qui travaillaient tous à peu près sur la même période, et de partager autour de mon sujet, notamment lors des déjeuners de recherche hebdomadaires organisés par l'AAS. Je ne dirais pas que ce séjour a infléchi ma recherche ; il a confirmé mes idées et intuitions, et il m'a fait comprendre qu'il y avait des choses à creuser. J'aimerais beaucoup y retourner, même si je ne pense pas avoir le temps dans un avenir proche.

Le réseau établi lors d'un terrain aide un•e jeune chercheur•se à s'identifier dans un champ aussi diversifié que les études américaines.

Interdisciplinarité et réseaux

- 17 L'identification comme « américaniste » vient au plus tôt en master, mais surtout au niveau du doctorat, souvent avec une identification multiple¹. En effet, une particularité des études dites « américanistes » vient de l'interdisciplinarité inhérente à ce champ de recherche. Les doctorant•es et chercheur•ses américanistes viennent souvent de disciplines variées – linguistique, littérature, histoire, science politique, relations internationales, anthropologie..., soit l'ensemble des lettres et sciences humaines et sociales. Sans que nous l'ayons cherché, cette question de l'identité de chercheur•se, assez spécifique à notre champ d'études, a émergé lorsque nous avons posé des questions sur l'origine des projets de recherche et l'identification des institutions et sources de financement.
- 18 La grande diversité des bourses et des réseaux qui permettent de faire exister les études américanistes en France et en Europe en les finançant ou en organisant des rencontres de chercheur•ses sont le signe évident du caractère interdisciplinaire de notre champ d'études. La commission Fulbright offre des bourses pour des séjours de recherche dans tous les domaines qui sont en lien avec les États-Unis ou qui pourraient développer les échanges intellectuels entre les pays partenaires ; la bourse de l'Institut des Amériques, elle aussi interdisciplinaire, ouvre le champ d'études à tout le continent américain ; la Terra Foundation encourage la recherche en arts visuels et propose aux doctorant•es un programme de résidence d'été à Giverny consacré à l'écriture de la thèse, en présence d'autres chercheur•ses, de professeur•es invité•es et d'artistes qui travaillent tou•tes sur un objet différent.
- 19 Du fait de ces identités multiples, les américanistes s'intègrent parfois partiellement à des institutions qui définissent le champ de manière différente, comme le montre l'exemple des doctorant•es contractuel•les de l'Institut des Amériques. Amandine DeBruyker se définit plus comme anthropologue qu'américaniste, et sa recherche actuelle traite des communautés en Afrique. Elle maintient donc peu de liens en ce moment avec l'Institut des Amériques. Margaux Magalhaes « assume totalement l'appellation “américaniste” », mais son lien avec l'institution est aujourd'hui relativement ténu. « J'ai encore quelques liens avec quelques membres de l'institut des Amériques, mais avec l'institut en tant que tel, plus tellement. » Ceci aussi parce que son identité de chercheuse et l'intérêt de l'institut s'alignent marginalement. « À l'image de la Turquie pour moi, j'ai une identité multiple : à la fois américaniste, à la fois orientaliste, à la fois historienne et à la fois politiste. En fait, au final, je suis tout simplement complètement une RIste, d'où mon hybridité. » Le fait que Floriane Blanc travaille sur un sujet transaméricain augmente ses liens avec l'IdA. Elle a profité de l'IdA pour établir des contacts au Chili et mieux profiter d'un court séjour dans ce pays.

- 20 Comme pour Lucas Hellemeier au Kennedy Institute, les liens avec une institution peuvent se distendre si les collègues ne travaillent pas vraiment sur les mêmes sujets ou avec les mêmes méthodologies. C'est alors que le développement d'un réseau personnel doit prendre le relais :

Il y a 7 ou 8 autres doctorants inscrits avec moi, mais je suis le seul en science politique. Les autres étudient l'histoire, la littérature ou la culture américaines. Les questions sur lesquelles nous travaillons couvrent un champ d'études très large dans les études américaines, donc la manière d'interagir avec les autres chercheurs est très différente de celle que je pourrais avoir dans un autre laboratoire qui serait spécialisé dans la politique internationale. Mais j'ai tout de même pu me construire un réseau en dehors du Kennedy Institute.

- 21 Si l'interdisciplinarité peut dérouter au début, surtout quand on mène des recherches sur un sujet aussi spécifique que celui de la thèse, elle peut toutefois également se montrer fructueuse. Eliane de Larminat, qui a obtenu une bourse de la Terra Foundation pour participer à une résidence d'écriture à Giverny, explique :

Après avoir passé plusieurs années à travailler très précisément sur mon sujet et à développer des interactions avec des jeunes chercheurs qui travaillaient sur des questions liées, c'était aussi intéressant, au moment de l'écriture, d'être en lien étroit avec des gens qui travaillaient sur d'autres objets. Ça m'a obligée à élargir un peu la focale et à me poser des questions, par exemple, sur les images au sens large et sur l'art et les images, plutôt que de continuer à creuser un sillon plus précis. Donc, de ce point de vue-là, c'était aussi productif, dans la mesure où un tel séjour avec des chercheurs et artistes d'horizons différents incite à se poser des questions méthodologiques beaucoup plus larges. Ça invitait à se retrouver dans un cadre un peu plus généraliste et je pense que pour les questions de rédaction, notamment pour l'introduction où on se demande quelles sont les portes d'accès générales sur notre sujet, c'était précieux.

- 22 Toutes les institutions promettent de structurer la recherche à travers les réseaux. Les expériences sur le terrain sont l'occasion de faire des rencontres qui peuvent par la suite donner lieu à des collaborations professionnelles. Anna Aublet témoigne :

L'European Beat Studies Network a joué un rôle crucial pour moi. J'ai participé de façon régulière à ses colloques et c'est là que j'ai pu me faire mon propre réseau. Ces rencontres professionnelles ont d'ailleurs débouché sur des propositions de publication : lors d'un de ces colloques, j'ai fait la connaissance de quelqu'un qui m'a invitée à écrire des *reviews* pour une revue canadienne sur des œuvres qui me plaisent.

C'est là l'un des rôles majeurs des sociétés savantes pour les jeunes chercheur•ses : grâce à leurs listes de diffusions et à l'organisation d'événements scientifiques, elles leur permettent de se constituer un réseau et, en même temps, de présenter leurs travaux devant des collègues de divers horizons. Lucas Hellemeier a participé au dernier congrès de l'EAAS pour ces raisons : « Je me suis dit que communiquer à l'EAAS était une bonne manière de présenter ma recherche à un auditoire plus large et aussi de faire savoir aux gens ce sur quoi je travaille. Je voulais échanger avec des collègues qui travaillent plus largement dans le domaine des études américaines. » Les liens institutionnels que tissent les jeunes américanistes leur permettent donc d'augmenter leur réseau et de répondre aux exigences d'un domaine interdisciplinaire.

En France, la place de l'Éducation nationale

- 23 Enfin, parce que les jeunes doctorant•es américanistes français•es ont souvent passé un concours de recrutement de professeur•e avant de commencer leur thèse, les témoignages que nous avons recueillis mentionnent très souvent l'Éducation nationale comme une autre institution qui a un impact sur la conduite de la recherche. En effet, nombre de jeunes doctorant•es ou docteur•es ont évoqué les diverses difficultés que soulève a posteriori un concours de l'enseignement. Il n'est pas nécessaire d'avoir l'agrégation ou le CAPES pour faire une thèse, mais, dans les faits, il est reconnu que le concours est encore une condition tacite pour décrocher un des rares contrats doctoraux proposés dans les lettres et sciences humaines et sociales, et l'agrégation améliore les chances d'obtenir un poste de maître•sse de conférences. Pourtant, passer ce concours, qui engage auprès de l'institution de l'Éducation nationale, n'est pas sans conséquences. « Les liens entre l'Éducation nationale et le supérieur sont presque inexistant, » comme l'explique Floriane Blanc :

du fait que j'avais le CAPES, mon séjour sur le terrain [à Washington] a été plus court que les trois ans qui étaient prévus au départ. Il fallait absolument que j'aie une expérience d'enseignement pour pouvoir valider mon CAPES. J'ai dû rentrer faire un semestre d'enseignement ; donc je me suis retrouvée à faire les choses qui étaient encore en lien avec le poste aux États-Unis alors que j'étais rentrée en France. Par exemple, quand ça a été mon tour d'assurer l'organisation des *Échos d'Amérique* [publication des coordinateur•rices des pôles internationaux de l'IdA] j'étais déjà rentrée en France et je commençais à me déconnecter. Mon CAPES n'a pas été validé, d'ailleurs. J'ai dû quand même refaire un stage après.

- 24 Concilier les exigences d'un poste de fonctionnaire de l'Éducation nationale (dans le secondaire) et celles de la recherche est une difficulté supplémentaire pour ceux et celles qui, comme Floriane Blanc, ont choisi de maintenir leur poste d'enseignant•e pendant la fin de leur thèse ou après :

On est de plus en plus de jeunes chercheurs à se rabattre sur l'Éducation nationale parce qu'on ne trouve pas de place ailleurs [que dans l'enseignement secondaire] et c'est très compliqué de concilier les deux : par exemple, quand on demande une autorisation d'absence pour des colloques, on se fait un peu regarder : "non, votre priorité c'est d'être ici face à vos élèves". On est assez nombreux à être dans cette situation maintenant et vu les perspectives à l'université, ça ne va pas s'améliorer.

Les difficultés peuvent aller d'une situation de dépendance vis-à-vis d'un•e chef•fe d'établissement quand il s'agit de déplacer des heures afin d'assister à un séminaire ou un colloque, jusqu'au refus du rectorat d'accorder un détachement ou une mise en disponibilité pour que le ou la jeune enseignant•e honore son contrat doctoral ou son poste d'ATER. On connaît le problème des détachements depuis longtemps. En 2017, la onzième section du CNU a voté à l'unanimité une motion pour demander aux rectorats de reconsidérer les nombreux détachements refusés aux chercheur•ses ayant obtenu un contrat doctoral ou un poste d'ATER. En l'absence d'amélioration, l'AFEA a voté une motion similaire en 2020 à laquelle la SAES s'est associée. Le collectif des doctorant•es des académies de Créteil et Versailles recense sur son compte twitter de nombreux refus en Île-de-France (<https://twitter.com/collectifdocto1>). Selon ce collectif, « les disponibilités et détachements pour travailler dans le supérieur deviennent quasiment impossibles » (<https://academia.hypotheses.org/25033>). Le soutien des institutions (laboratoires, départements ou UFR, écoles doctorales et présidences d'université) est

alors crucial pour régler ces litiges et permettre aux jeunes doctorant•es de faire leur thèse dans les meilleures conditions possibles.

- 25 D'autres témoignages, toutefois, insistent plutôt sur la précarité des jeunes docteur•es au sein de l'université. Le manque de postes est tel que la grande majorité des nouveaux et nouvelles docteur•es doivent attendre plusieurs années avant de parvenir à décrocher un poste de maître•sse de conférences. Mais peu de solutions sont proposées pour les aider à obtenir un poste dans l'enseignement supérieur. Les postes de PRAG étant aussi rares et les contrats d'ATER privilégiant en général – et certainement à juste titre – les doctorant•es, les jeunes docteur•es se trouvent souvent bien en peine de trouver un poste d'enseignant•e-chercheur•se statutaire à la rentrée suivant leur soutenance. Dans le cas où ils•elles ont au préalable passé un concours de l'Éducation nationale, il ne leur reste bien souvent pour seule option que le passage par l'enseignement en collège ou lycée. Anna Aublet, récemment affectée en classes préparatoires, témoigne :

On oublie un peu les jeunes docteurs qui ne sont plus prioritaires sur les postes d'ATER et qui se voient parfois proposer des postes précaires à l'université, dont la rémunération est bien en-deçà de ce qu'ils gagneraient dans le secondaire. Ils se retrouvent ainsi en collège ou lycée REP, où la charge de travail est lourde et où, faute de temps, il leur est difficile de renouveler leur recherche, d'aborder un nouveau corpus d'œuvres et de critique.

Certaines des jeunes docteur•es interrogé•es soulignent toutefois que l'enseignement en collège et lycée n'est pas sans apporter son lot d'enrichissement personnel et professionnel.

- 26 Bien que les liens institutionnels soient souvent source de richesse pour les jeunes américanistes, trop souvent, la sécurité matérielle et la valeur ajoutée qu'offre un concours de recrutement de l'Éducation nationale priment, tout en imposant des limites importantes à nombre de chercheur•ses au début de leur carrière.

Conclusion

- 27 Si l'intention initiale de cette contribution était de faire le point sur les institutions qui structurent la recherche des jeunes américanistes en France et en Europe, la collecte de témoignages a peu à peu infléchi le projet, pour mettre en avant ce qui compte dans la recherche des jeunes chercheur•ses et la manière dont les institutions (prises au sens large) y contribuent. Ce qui ressort de nos entretiens, c'est que les jeunes chercheur•ses ressentent vivement le fait qu'il n'y a pas de recherche sans cadre institutionnel. Faire partie d'un laboratoire, d'une école doctorale ou travailler dans un institut de recherche permet non seulement d'avoir un statut et de se positionner dans le monde de la recherche, mais aussi de financer ses travaux et de pouvoir se ménager du temps pour les mener à bien. Ces institutions, par les financements qu'elles offrent, permettent tout simplement – et matériellement – à la recherche des jeunes doctorant•es et docteur•es d'exister, surtout quand elle implique des missions outre-Atlantique, qui offrent une occasion de se former à la consultation d'archives ou à l'arpentage du terrain. Ces expériences sont souvent partagées avec d'autres chercheur•ses et elles deviennent aussi une occasion de créer des réseaux. La question des rencontres et des collaborations est essentielle : ces institutions, parce qu'elles existent physiquement dans des bâtiments et qu'elles financent l'organisation de divers événements, favorisent tantôt les échanges, tantôt les confrontations entre

méthodologies. Dans les deux cas, la rencontre peut, *in fine*, ouvrir à une autre manière d'appréhender sa recherche ou son sujet, et donne lieu à une formation professionnelle des jeunes chercheur•ses qui, par leur travail et l'organisation d'événements scientifiques, contribuent en retour à faire vivre ces institutions. La nature interdisciplinaire des études anglophones, un champ défini par son aire géographique, mais qui combine l'ensemble des méthodologies des lettres et sciences humaines et sociales, ne saurait vivre sans de tels échanges. On ne peut alors que regretter que de ceux-ci soient parfois entravés par le manque de postes, qui ne laisse d'autre choix à certain•es jeunes docteur•es que de se tourner vers une carrière dans l'enseignement secondaire, au risque de ne plus avoir assez de temps pour mener de front enseignement et recherche.

NOTES

1. Il y a des exceptions, bien sûr, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut à propos de certaines universités européennes – à Bucarest, Varsovie ou Heidelberg – qui offrent des diplômes en études américaines dès la licence.

AUTEURS

EMILIA LE SEVEN

Université de Paris, LARCA

MICHAEL STRICOF

Aix-Marseille Université, LERMA